

IDÉES/



DESUS C'ÉTAIT DE 7 ANS, JE VAIS TOUJOURS DE L'AVANT, C'EST GRÂCE À MON GRAND-PÈRE. AVANT QU'IL MURE, IL ME TRAVAILLÉ, IL M'AVAIT TOUJOURS DIT QUE, MALGRÉ LES DIFFICULTÉS, IL FAUT AVANCER DANS LA VIE, IL SAVAIT LES PROBLÈMES QUE TRAVAIL, QUAND JE TRAVAILLÉ DEVANT LE JUGE POUR ENFANT, TOUTS LES ANS, EN ME TRAVAILLANT QUE JE TOUJOURS RETOURNER CHEZ MA MÈRE, ET À CHAQUE FOIS, JE RESTAIS AU FOYER OU DANS LES FAMILLES D'ACCUEIL.

QUAND J'AI EU 13 OU 14 ANS, J'ARRIVÉ DANS DE FUGUER, JE TRAVAILLÉ 13 KM EN STDT ET À DIEP POUR RETOURNER CHEZ MOI, TOUTS LES CONSEILS DE MON GRAND-PÈRE, JE LES ÉCOUTAIS, IL ÉTAIT ANNEUR À WALLERS, MOI, JE TRAVAILLÉ QUE C'ÉTAIT LE PLUS BEAU MÉTIER.

Vincent Jarousseau

«Le roman-photo est une expérience politique et immersive, pour l'auteur comme pour le lecteur»

Le photojournaliste a passé deux ans parmi les habitants de Denain, l'une des villes les plus pauvres de France, pour en tirer «les Racines de la colère», un roman-photo émaillé de BD. Une forme qui lui permet de redonner la parole à ceux qu'il appelle ses «héros» et qui remet en cause plus d'un cliché sur la vie quotidienne de ces populations précarisées.

La couverture du livre *Les Racines de la colère* (Les Arènes) est aussi fringante qu'une affiche de cinéma. Plutôt du côté de Bruno Dumont que de Hollywood. Une famille sur la route des vacances. Ils sont jeunes, beaux et fiers. Ils habitent Denain, l'une des villes les plus pauvres de France et sont pris dans l'objectif du photojournaliste Vincent Jarousseau. Après son premier roman-photo sur les villes FN (*l'illusion nationale*, coécrit avec l'historienne Valérie Igounet, 2014), l'auteur renouvelle cette expérience formelle à Denain près de Valenciennes. Depuis ce territoire qui résume à lui seul l'industrialisation et la désindustrialisation brutale de certaines régions françaises, le photographe a suivi, pendant deux ans, des familles et a assisté au début du mouvement des gilets jaunes. Opter pour le roman-photo n'est pas pour



PIERRE HYBRE, MYOP

INTERVIEW

lui une question de style, mais un choix politique puisqu'il permet de rendre la parole à des invisibles. Dans son livre, le passé, celui des forges d'avant-Usinor, est aussi représenté en BD (dessins signés Eddy Vaccaro), à partir du témoignage des anciens et de photos de familles ou d'archives – il ne reste pratiquement rien de ce passé industriel. Surtout, dans

cet ouvrage, Jarousseau fait de ces habitants des «héros».

Pourquoi vous être intéressé à Denain ?

Mon principal but a toujours été de documenter les fractures françaises. Fractures au sens large, pas seulement sociales mais aussi territoriales et culturelles. Ce qui nécessite un temps long, une immersion. J'avais adoré un polar d'Emmanuel Grand, *Les salauds devront payer* (Liana Levi, 2016), dont le décor est vraisemblablement Denain, même si le nom de cette ville postindustrielle n'est jamais cité. Denain incarnait un contexte économique et social exemplaire – une ville ruinée, au passé industriel historique : Usinor a fermé en 1985. C'était aussi un territoire de conquête pour le FN. Et en arrivant sur place, en novembre 2016, j'ai immédiatement ressenti un choc visuel : la géographie, l'aspect de la ville. Et j'ai très vite été accueilli par des familles qui m'ont fait partager leur vécu.

En quoi Denain fait-il figure de laboratoire territorial ?

Même du temps des Forges, de la fin du XIX^e à la première moitié du XX^e siècle, Denain était un territoire expérimental qui vivait entièrement au rythme des mines, puis de l'acier : un niveau sonore élevé, des sirènes, des pollutions, une vie entièrement organisée autour de la production. C'est d'ailleurs à ce moment que l'assignation à résidence commence : les travailleurs comme les commerces, tout doit être sur place. Les ouvriers habitent des quartiers de maisons construits par les industriels. Puis Usinor prend la relève. Quatre dancings et autant de cinémas sont subventionnés par l'entreprise. Même l'église est rénovée par l'employeur. Idem pour le système éducatif et sportif.

Vous montrez aussi des fêtes, des passions...

Oui, comme le tuning de voitures, qui tient presque du rite carnavalesque, ou encore la course cycliste Paris-Roubaix. Il y a aussi les vacances sur une base de loisirs, située à moins de 15 kilomètres. Les habitants de Denain ne voient pas forcément l'utilité des vacances, un mode de consommation qui ne leur est pas destiné.

A travers l'histoire de Denain, on voit

avancer la disqualification progressive de ses habitants...

Plus le temps passe, plus ils sont déconnectés d'une économie dominante, et moins ils se sentent aptes. Mais c'est aussi le regard qui est porté sur eux qui les dévalorise. A ce titre, la venue d'Emmanuel Macron dans le bassin minier de Lens en 2016, alors en campagne présidentielle, est révélatrice. Il y parle d'«*alcooliques*», d'«*illettrés*»... La distorsion entre le discours de ce futur chef d'Etat et le vécu de la population de Denain m'est apparue d'une violence inouïe. Sur le terrain, on voit, en réalité, comment l'individualisation des rapports sociaux et la logique d'une économie néolibérale dévastent une société. Des acteurs majeurs ont disparu, comme le Parti communiste ou l'Eglise. Les solidarités familiales se sont peu à peu substituées aux aides et aux services publics. Une contre-société s'est constituée. Cette solidarité va très loin, parfois au-delà du partage, jusqu'au sacrifice. Des familles mettent leurs économies en commun, pour que tout le monde puisse retourner en Algérie l'été. Ou une grande sœur renonce à ses études pour que sa cadette, mère à 14 ans, puisse finir sa scolarité.

Les femmes, en général, assurent un véritable système de care ?

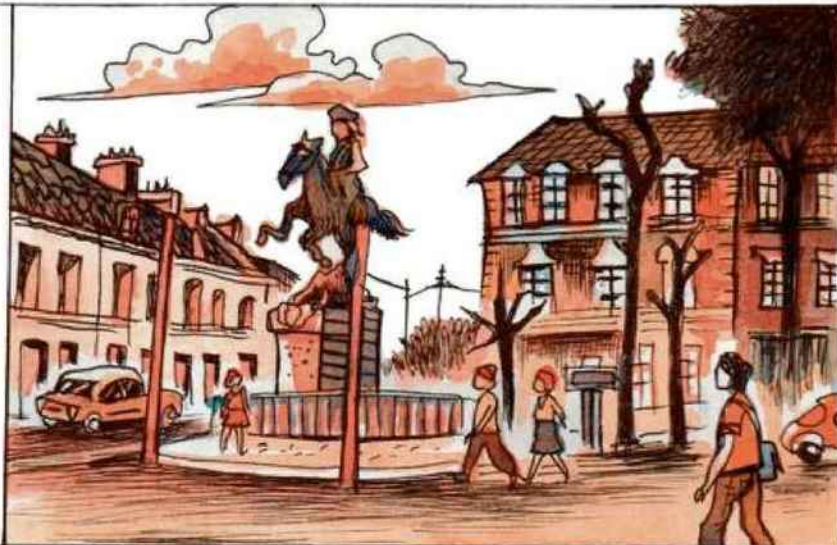
Elles sont très nombreuses à faire du bénévolat, partent toutes les semaines faire des visites en Ehpad. Elles assurent les solidarités intergénérationnelles. Une mère nourrit son fils, une fille accueille son père chez elle...

Il faut aussi être armé pour affronter le dédale administratif qui permet d'obtenir les aides sociales. Et beaucoup renoncent...

Là encore, le discours, les mots d'Emmanuel Macron, comme lorsqu'il dit que les aides sociales coûtent «*un pognon de dingue*», ne sont pas fortuits. Il y a bien une volonté de décourager les demandeurs mais surtout d'opposer des salariés pauvres à des gens encore plus pauvres qui survivent avec des minima sociaux. C'est aussi une façon de poser la question : les salariés pauvres doivent-ils accepter de payer pour ceux qui ne travaillent pas ?

Si j'ai choisi de suivre des familles entières, c'est parce qu'en leur sein, certains membres illustrent la difficulté d'obtenir des aides sociales, tandis que d'autres parviennent à

AU DÉBUT DES ANNÉES 1970,
DENAIN COMPTAIT UN PEU
MOINS DE 30 000 HABITANTS.
CETTE CITÉ SITUÉE AU CŒUR
D'UN VASTE BASSIN
INDUSTRIEL ÉTAIT ALORS À
L'APOGÉE DE SON HISTOIRE.
USINOR, COMME AUPARAVANT
LES MINES, APPORTAIT DU
TRAVAIL. ON Y PRODUISAIT
10 % DE L'ACIER FRANÇAIS.
BERNADETTE A AUJOURD'HUI
80 ANS, ELLE RACONTE
LA VILLE DE SA JEUNESSE.



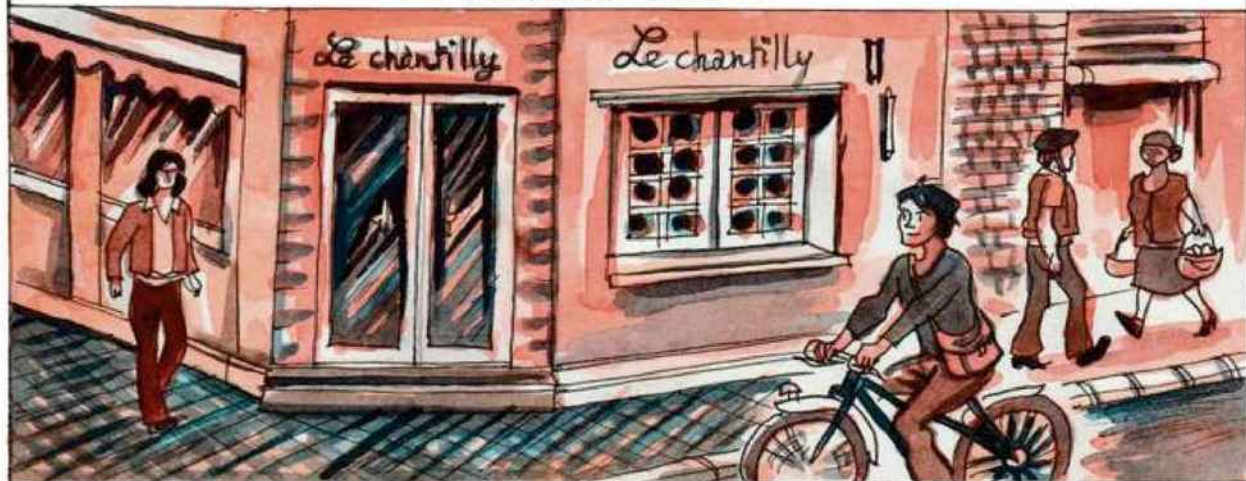
LES SAMEDIS, ICI C'ÉTAIT LA BRADERIE DE LILLE.
TOUT LE MONDE DESCENDAIT DANS LES MAGASINS,
MARCHAND FRÈRES ! PROMOD ! V 2000 ! ON VENAIT
EN TRAMWAY POUR SE RENDRE DANS LE CENTRE,
ON Y TROUVAIT TOUT !
C'ÉTAIT FOU !



IL Y AVAIT QUATRE CINÉMAS RIEN QU'À DENAIN !
LE CENTRAL, L'ALCAZAR, LE GAUMONT-GUERRE
ET LE NOUVEAU MONDE.



COMME TOUT LE MONDE, JE PRENAIS MON VÉLO POUR ALLER TRAVAILLER AU CHANTILLY,
UN BON RESTAURANT QUI EXISTE ENCORE. MON PERMIS, JE L'AI PASSÉ À 47 ANS,
J'AI EU UN COURAGE PHÉNOMÉNAL !



sortir la tête de l'eau, et que d'autres encore assurent le réseau de solidarité familiale qui se met en place.

Vous avez travaillé avec des chercheurs du Forum Vies Mobiles, institut qui étudie les questions de mobilité. Et vous démontez pas mal de clichés sur le sujet...

La mobilité appartient à une sorte de novlangue. Partout, on valorise la vitesse, le mouvement, dans le cinéma, dans les publicités, dans l'information. Comme si ce terme de mobilité avait intrinsèquement une valeur positive. Or, l'immobilité peut aussi être une sorte de résistance passive, un moyen d'échapper à l'accélération sans fin d'une société de con-

sommation lancée à vive allure. Certains de mes héros restent chez eux et s'installent dans une sorte d'ascèse. L'immobilité peut être perçue comme protectrice, quand les échecs à l'extérieur s'accumulent. Elle permet d'éviter les regards des autres, le jugement. La mère d'Auréline est ainsi devenue presque agoraphobe : se rendre à Valenciennes, qui n'est pourtant pas une ville riche, est pour elle une épreuve. Contrairement à ce que les hommes politiques leur reprochent souvent, les précaires ne cessent de se déplacer, parce qu'ils ont des emplois multisitués (c'est le cas notamment des aides à domicile, qui vont chez des particuliers dans différents villages ou ban-

lieues), parce qu'ils sont routiers la nuit, parce que la moindre démarche administrative exige des heures de déplacement en transports en commun qui ne sont plus adaptés aux besoins de la population locale.

Il existe un réseau de transports en commun à Denain. Mais il est fait pour les salariés en CDI qui ne font que des allers-retours entre la maison et le travail. Dans des régions où le chômage frise les 35% (voire 55% chez les jeunes), ces trajets ne sont plus la norme. Il n'y a souvent pas de transports en commun pour rejoindre une zone d'activité commerciale ou industrielle ou une plateforme logistique, c'est-à-dire pour aller vers le bassin d'emplois.

Les transports sont davantage pensés en fonction de la métropolisation du territoire : on va par exemple installer un tram qui permet de rejoindre la gare TGV de Valenciennes. Ce tram est finalement utilisé par des lycéens et des étudiants.

Au sein d'une famille, la mobilité des uns implique fatalement l'immobilité des autres. En général, c'est la femme qui est assignée au foyer, pendant que le mari sera affecté à un emploi du BTP plus ou moins itinérant ou à une activité de transport routier. Le mouvement perturbe parfois les équilibres fragiles du couple ou de la famille. Les minima sociaux, même en baisse, permettent de maintenir des relations familiales, qui sont le dernier rempart avant le naufrage social.

La forme du roman-photo visait à rendre la parole aux habitants de Denain ?

Paradoxalement, c'est un mode fictionnel qui permet le plus grand réalisme – j'ai très peu transformé les correspondances entre dialogues et prises de vue. C'est aussi un genre populaire qui évite le discours surplombant de l'expert, du journaliste ou de l'universitaire. Ce mode de narration est un choix politique.

Ce n'est pas un hasard si les bandes dessinées, les ro-



**VINCENT
JAROUSSEAU
LES RACINES
DE LA COLÈRE.
DEUX ANS
D'ENQUÊTE**

mans graphiques sont devenus les nouvelles formes de reportages. Et si,

**DANS UNE FRANCE
QUI N'EST PAS
EN MARCHÉ**
Les Arènes, 2019,
170 pp. 22 €.

pour moi, cette expérience documentaire a été profondément immersive, je pense que sa lecture l'est aussi. Le lecteur est obligé de passer du temps avec les héros, il est invité chez eux, voit leur intérieur, leur famille, leur rue...

Le mouvement des gilets jaunes vous a-t-il surpris ?

Nous nous sommes retrouvés aux premières loges du mouvement, sans pourtant l'avoir prévu... Nous avions pourtant entendu la colère sourde qui s'exprimait sur place. Certains disaient déjà en août qu'il faudrait un nouveau Mai 1968.

Mais dès le 17 novembre, j'ai compris que ce mouvement était bien loin de se réduire à une hausse du prix des carburants, que c'était l'expression d'un sentiment profond d'injustice. Ce sont surtout les travailleurs qui se sont mobilisés. C'était la première fois qu'ils s'impliquaient dans un mouvement social. La mobilisation ne s'est pas cristallisée à Denain même, mais d'abord à côté, à Haulchin, où il y a un dépôt de carburant, puis un peu plus loin à Somain, où la mobilisation se poursuit toujours autour d'un rond-point. Nous nous téléphonons régulièrement et nous échangeons sur les réseaux sociaux, je suis leur mouvement. Et surtout j'y suis allé fin mars pour leur présenter le livre. ◀

Recueilli par **CATHERINE CALVET**
et **ISABELLE GRATTARD**

Voir aussi le diaporama sur Libération.fr